

Quatre « Brefs »

Les quatre chevaux du temps (n° 21)

Bien et mal de notre temps (n° 131)

La rose est sans pourquoi (pensée de Heidegger (n° 173)

Une brève histoire du développement personnel (n° 188)

Les trois chevaux du temps (n° 21)

Votre vie est un attelage à trois chevaux que vous menez chaque jour. Où allez-vous ? Ce n'est pas important pour vos chevaux. Ce qui compte pour eux, c'est la confiance. Ils vont où le maître va, à condition d'être bien menés et que l'on prenne soin d'eux. Mais pour le but, ils s'en remettent à vous. Vos trois chevaux sont très différents.

1 - Vous donnez au premier des surnoms affectueux : « magnifique Bergson*... vigoureux Nietzsche... » car il symbolise l'instant présent. Son côté « Bergson » a une forte conscience de ce qui se passe « ici et maintenant ». C'est pour lui une « donnée immédiate de la conscience », que celle-ci soit mentale (au sens du « cogito » de Descartes), biologique ou psychologique. En tant que « Nietzsche », votre cheval ne jure que par l'intensité du moment et ne s'embarrasse ni de souvenirs ni de projets. Il est dans l'humeur du moment, l'opportunité, le caillou sur le chemin, une pie noire sur un arbre roux, une douleur à la jambe, le vent froid qui souffle... *Ce qui tire votre vie, c'est le présent.*

Ce premier cheval a trois devises : « vivre dans l'instant » ; « le chemin est plus important que le but » ; et enfin « n'importe quoi, du moment que c'est intense et élégant », le bon vieux précepte nietzschéen.

Ce sympathique animal a cependant une limite singulière : il est myope. Limité à ce qu'il perçoit dans l'instant, il ne se souvient de rien, n'anticipe rien. Sa psychologie est immédiate. Il éprouve l'émotion du moment qui succède à celle de l'instant précédent. Il a des pensées sur le moment mais elles s'effilochent les unes après les autres.

2 - Le second cheval de votre attelage est vénérable et un peu triste. Il adore les petites madeleines. Vous l'avez appelé « Freud - Proust » : *ce qui tire votre vie, c'est le passé.* Il se rappelle avoir déjà galopé sur certaines routes, les difficultés qu'il a rencontrées, les succès et les échecs, les souffrances et les joies. Sa devise ? « Comprendre le passé pour mieux vivre le présent. » Mais c'est sans espoir car, sans cesse, cette quête néglige l'instant présent.

3 – Vous avez appelé votre troisième cheval « Demain », « Projet », ou même « L'au-delà ». L'animal est plein de persévérance. Il anticipe, calcule, élabore, réfléchit. C'est un champion de la vision à court, moyen ou long terme : l'essentiel est que ce soit « après ». *Ce qui tire votre vie, c'est le futur.* Votre cheval imagine le prochain tournant, la route à venir, la prochaine étape, et parfois même il ne vit que pour l'après de la mort. Vous avez fait vôtre sa devise : « passer son aujourd'hui à préparer demain » mais, hélas, ce lendemain n'est jamais un vrai présent puisqu'il prépare déjà l'après demain...

Le deuxième cheval, et le troisième, ont donc un lourd handicap : ils ne peuvent penser qu'en avant ou en arrière. Ils ne « vivent pas » vraiment, tant le passé pèse ou tant le futur obsède.

Parfois, l'un des trois chevaux est malade, fatigué ou prétend tirer à lui seul l'attelage. Si c'est le cheval du présent, votre vie est intense mais l'attelage verse souvent dans le fossé parce qu'il s'est laissé griser par l'instant sans tirer les leçons du passé ou anticiper. Si c'est le cheval du passé, vous êtes assis dans le sens arrière et ne regardez que le chemin accompli. Si c'est le cheval du futur, votre voyage est bien mené mais vous n'êtes jamais satisfait !

Vous êtes le maître et chaque matin, vous attelez vos chevaux. A vos côtés, saint Augustin s'installe sur la banquette. Il vous explique qu'il y a trois temps simultanés : le présent du passé, le présent du présent et le présent du futur. Vous vous mettez en route. Ne me dites pas que vous ne pouvez pas tenir les rênes des trois chevaux en même temps ! J'ai vu que c'était possible dans les westerns, avec les conducteurs de diligences !

* Bergson (1859-1941) Philosophe français, prix Nobel de littérature 1927. Dans *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, il mit en lumière que la perception de l'instant présent est globale. C'est une sorte de « paquet » avec des pensées, des émotions et une sensation d'action. On perçoit en fait la durée de façon intuitive et pas le temps de la pendule que la science et la vie pratique privilégient.

Les deux perceptions du temps, l'intuitive et la rationnelle, se nourrissent l'une l'autre.

** Le temps selon St Augustin (354-430) : « Ces deux temps-là donc, le passé et le futur, comment « sont »-ils, puisque s'il s'agit du passé il n'est plus, s'il s'agit du futur il n'est pas encore ? Quant au présent, s'il était toujours présent, et ne s'en allait pas dans le passé, il ne serait plus le temps mais



Bien et mal de notre temps (n° 131)

Une nouvelle classe sociale émerge, avec de nouvelles valeurs de bien et mal. Pour en faire partie, il n'est pas nécessaire d'être riche. On peut être ouvrier, cadre d'entreprise, petit patron. Par contre, les travailleurs que le système capitaliste abrutit, cadres surmenés ou ouvriers, n'y accèdent pas. Ils n'ont pas le temps ni l'argent minimal nécessaires pour accéder aux rituels de cette classe et en suivre les valeurs.

Héritière des années 1968 et du New Age, ce nouveau groupe a ses chantres : les nouveaux philosophes, les thérapeutes humanistes, les coachs. Il a aussi sa littérature, ses revues (en France, c'est « Psychologies »). De temps en temps, il s'engoue pour un best seller : « l'Alchimiste », « les quatre accords tolèques », « l'Homme qui voulait être heureux ». Ces livres reflètent des sagesses issues de civilisations perdues, porteuses des secrets ultimes.

- Ce qui est « bien » dans cette nouvelle classe, c'est l'authenticité, l'énergie, la quête de soi. C'est « devenir qui l'on est » et « développer son potentiel ».
- Ce qui est « mal », ce sont les objets en plastique, l'artificiel, le transgénique, stressé, le sévère, la souffrance, le sérieux, la morale contraignante, le vieux, la brutalité. Le mal par excellence, c'est le blocage physique, intellectuel et même spirituel.

Ce qui est « bien », c'est la méditation, la relaxation, la concentration. On fait des stages de développement personnel, on part marcher sur le chemin de Compostelle ou se ressourcer au désert. On est adepte du tai-chi chuan, du qi gong. On s'intéresse à l'humanitaire et aux hobbies créatifs. On aime les Kapla, ces planchettes en pin naturel des Landes qui permettent le déroulement et la créativité.

Politiquement, on s'inquiète pour le sort de la planète, on dénonce vigoureusement les excès du capitalisme et le gâchis des ressources naturelles, on s'effraie de l'accumulation des déchets de toutes sortes.

Le marketing utilise à fond les valeurs de cette nouvelle classe en proposant une foule de produits « naturels ». Comme si, en les achetant, on sauait la planète ! La télévision fait voir un homme assis en tailleur, l'index et le pouce en contact, un sourire aux lèvres. Derrière, en toile de fond, un paysage grandiose... et une « pub » !

Ce que cherche la nouvelle classe procède d'un mouvement psychologique et spirituel. D'un côté, de façon très individualiste, on veut sculpter sa personnalité en se centrant sur soi-même pour accéder à la conscience, au plus près de sa subjectivité et de son intériorité.

En même temps, on est en quête d'une nouvelle spiritualité de type mystique, en lien direct avec un « grand tout qui nous dépasse » que l'on appelle « le divin » plutôt que « Dieu ». On cherche à éprouver le fameux sentiment océanique* dans lequel on se ressent comme une toute petite partie de l'univers.

Beaucoup de personnes, dans cette nouvelle classe, s'intéressent d'ailleurs aux phénomènes paranormaux, au magnétisme, à l'au-delà de la mort. Une nouvelle croyance surgit, qui établit une connexion secrète entre les atomes, les cellules, toute la matière et le « Grand Tout ». Cette connexion a lieu grâce à « l'énergie » sous toutes ses formes, physique ou mentale, psychologique ou spirituelle. L'énergie permet de se connecter au monde et aux autres, de se recharger.

La nouvelle spiritualité n'est pas un retour au religieux et on s'y méfie d'ailleurs des religions traditionnelles. C'est plutôt la quête d'une spiritualité sans Dieu. On y est friand des approches orientales, globales et souples, comme le bouddhisme tibétain ou le tao. On y mêle parfois certains éléments des religions traditionnelles, ce qui permet aux croyants traditionnels d'accéder à cette nouvelle classe.

* Le sentiment océanique

L'expression a été inventée par l'écrivain Romain Roland, dans une lettre qu'il écrivit à Freud en 1927. C'est « faire un avec le monde en dehors de toute croyance religieuse » en éprouvant un sentiment d'union indissoluble avec le Grand Tout. C'est appartenir à l'universel » en éprouvant, selon le vocabulaire de la « nouvelle classe », un « état modifié de conscience ». Pourquoi « océanique » ? Parce qu'on y est à l'image de la goutte d'eau dans l'océan, à la fois individuelle comme goutte d'eau et partie de la masse liquide, comme toutes les autres gouttes.

« Un Dieu ? Pour quoi faire ? L'univers suffit » (Swami Prajnanpad).

Souci de soi, conscience du monde

L'analyse de la nouvelle classe sociale décrite dans ce Bref vient d'un livre récent de Raphaël Liogier : Souci de soi, conscience du monde. C'est un ouvrage décapant pour ceux qui se reconnaissent dans les nouvelles valeurs de « bien et mal » car ils s'y trouvent décrits sans complaisance.

Raphaël Liogier est sociologue et son but est de décrire, non de proposer. Mais le livre pose question : y a-t-il des aveuglements dans ce nouveau « bien et mal » ? A première vue, le « bien » est plutôt un chemin agréable et pertinent pour acquérir une certaine forme de bonheur. Et le « mal » recouvre les aberrations écologiques et sociales de notre temps.

Où sont les limites et incohérences de ces nouvelles valeurs ? Est-ce la peur de la rigueur intellectuelle ? Est-ce l'illusion d'une fusion totale entre l'Homme et son environnement ? Est-ce un certain angélisme qui oublie la misère de l'être humain pour ne voir que sa grandeur ?



La rose est sans pourquoi (n° 173)

Avant de lire ce **Bref**, allez chez votre fleuriste. Prenez le plus beau bouquet de roses, avec la plus merveilleuse senteur. Mettez-y le prix, car les mystères de l'existence que l'on apprend grâce à une rose sont de véritables trésors de sagesse. De retour chez vous, arrangez le bouquet dans votre plus beau vase puis asseyez-vous devant, confortablement. Contemplez les roses, la délicate douceur des pétales, leur entrelacement. Surtout, ne réfléchissez pas. Ne vous demandez pas pourquoi la rose est belle. Répétez-vous simplement et à de nombreuses reprises les mots de Silesius, un poète mystique allemand : « *La rose est sans pourquoi* ».

Vient alors un enfant auquel vous dîtes : « Regarde comme la rose est belle ! ». Mais lui, curieux et impertinent comme le sont les enfants, vous demande pourquoi elle est belle. Vous dîtes que c'est comme ça mais il ne se contente pas de votre réponse. Il vous demande qui a créé la rose et qui a créé la beauté. Vous répondez : « la nature » ou « la vie » mais l'enfant renchérit : « qui a créé la nature ? la vie » ? Vous voilà bien embêté(e) de cette question éminemment métaphysique. Allez-vous dire que vous ne savez pas ? Allez-vous répondre « Dieu » ?

Quoi qu'il en soit, votre conversation avec l'enfant vous a fait quitter le merveilleux terrain de la contemplation pour entrer dans celui du « pourquoi du pourquoi », le *mental*. Vous êtes un peu triste. La rose continue à exister, évidemment, mais elle est devenue un *objet de réflexion*.

Ce qui est étonnant, c'est que, avec son génie intellectuel, le philosophe Heidegger parvient à ce même résultat à la suite d'une réflexion ardue construite avec un vocabulaire compliqué. Pour résumer, il dit que pour apprêhender *l'existence à l'état pur*, il ne faut pas passer par le raisonnement mais par l'expérience. Il dénonce *l'illusion métaphysique*, la vanité d'expliquer le « pourquoi » de l'existence.

Mais attention ! Il y a deux « pourquoi » :

- le **pourquoi** du « pourquoi la pomme de l'arbre tombe t-elle par terre ? » C'est une question *scientifique* ; On décortique, on cherche des lois, on tente de trouver la cause qui fait l'effet ;
- Le **pourquoi** du « pourquoi la pomme existe t-elle ? » ou encore « pourquoi la rose est-elle belle ? » C'est une question *métaphysique*.

La variante de la question métaphysique est le « **à quoi ça sert** ? ». L'ado demande : « A quoi ça sert d'apprendre les maths ? » et on répond « à acquérir l'esprit logique ». « Mais à quoi ça sert d'avoir l'esprit logique ? » « A mieux comprendre le monde. « A quoi ça sert de mieux comprendre le monde ? » etc. Le questionnement est sans fin, on finit par aboutir à une vanité de l'utilité de chaque chose, chaque acte. Finalement, l'adulte se trouve à court d'explications (ce que voulait, en fait, l'ado !)

Ce que nous dit Heidegger, c'est qu'avec « l'étonnement philosophique » (le fait qu'il y ait des « étants »*), on s'interroge sur le pourquoi de l'existence de la rose au lieu d'en rester à s'émerveiller de sa pure existence. On quitte alors la contemplation du mystère pour s'interroger sur le mystère. C'est, nous dit Heidegger, l'essence même de *l'illusion métaphysique*.

Pauvre rose ! Lentement, revenez à sa beauté, sans réfléchir : séjournez dans le mystère de l'être. Contemplez, sans vous poser aucune question scientifique (formation du bouton, catégorie botanique etc.) et surtout aucune question métaphysique (pourquoi tant de beauté ?) Telle est l'invitation de Heidegger.

Mais alors, nous faut-il renoncer comme lui à toute réflexion métaphysique ? Dénoncer avec lui la quête de transcendance et d'absolu ? J'ai tendance à dire plus simplement qu'il y a un temps pour chaque chose. Un temps pour la réflexion intellectuelle (y compris métaphysique) et un autre temps pour la contemplation de la rose, celle du petit Prince qui intègre au plus profond la parole du renard : « *tu es responsable de ta rose... C'est seulement avec le cœur que l'on peut voir ; ce qui est essentiel est invisible pour les yeux.* »

* Un peu de vocabulaire heideggérien

- **L'ontique** : c'est le domaine des « étants », tout ce qui est perçu et sur lequel on peut se poser des questions scientifiques. La rose est un « étant » ;
- **L'ontologie fondamentale** : c'est le pur cœur de l'existence, le fait « qu'il y a des étants », le fait que la rose existe, la question pure de l'*être* ;
- **L'ontothéologie** : c'est le domaine de la métaphysique que l'on aborde en tentant de répondre à la question :



Une brève histoire du développement personnel (n° 188)

La base du développement personnel (DP), c'est l'idée qu'on peut toujours s'améliorer personnellement. Mais en vue de quoi ? Pour le DP, la réponse coule de source : résoudre concrètement ses problèmes, aller mieux etc.

Or il n'en a pas toujours été ainsi. Une longue évolution a été nécessaire pour donner naissance au courant du DP il y a une trentaine d'années.

La vision antique

Dans l'Antiquité, l'amélioration personnelle devait se faire dans le cadre de la « place » que le « cosmos » (le monde et les dieux) avaient attribué à la personne : l'homme politique se devait d'être le meilleur politique, le philosophe le meilleur philosophe, l'esclave le meilleur esclave etc. Il s'agissait d'occuper au mieux sa place en se perfectionnant à cet effet. Cette vision conduisait évidemment à une hiérarchie naturelle inégalitaire de type aristocratique.

Dans l'équivalent du « développement personnel » de l'Antiquité, on ne se préoccupait donc pas de se développer « pour soi-même ».

Le DP actuel a gardé des traces de cette vision des choses. Comme autrefois, il reste maintenant une notion d'effort personnel ainsi qu'une notion de « place » (notamment avec l'écologie qui réattribue une place naturelle à chaque être vivant).

La vision chrétienne

Le christianisme a profondément ébranlé la vision antique. Adieu le « cosmos » ! Il est remplacé désormais par la figure centrale du Christ. Dès lors, le fondement de l'amélioration personnelle sera de suivre celui-ci.

La notion de hiérarchie naturelle disparaît au profit de la fraternité entre les êtres humains, tous enfants de Dieu, frères et donc égaux. L'humanité ne se partage plus entre meilleurs et moins bons, surdoués et sous-doués etc. L'enjeu chrétien, c'est de faire fructifier ses talents en vue du seul « royaume de Dieu ». L'usage qu'on fait des qualités reçues au départ devient plus important que ces qualités elles-mêmes.

La vision des « lumières »

Un lent mouvement se dessine ensuite, de la Renaissance jusqu'à l'époque des lumières au 18^{ème} siècle. Le centre, désormais, n'est plus ni le « cosmos » ni le Christ mais l'Homme lui-même. Désormais, la tâche des humains est de trouver par eux-mêmes des repères grâce au progrès de la science, sans plus compter sur Dieu.

Dans cette nouvelle vision, l'amélioration personnelle vise le progrès de l'humanité toute entière. La notion essentielle, c'est la « perfectibilité » que développa J.J. Rousseau : « *L'homme est le seul à pouvoir se perfectionner tout au long de sa vie alors que l'animal est défini par son instinct... Il y a une qualité très spécifique qui distingue l'homme de l'animal et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation : c'est la faculté de se perfectionner qui réside parmi nous autant dans l'espèce que dans l'individu.* »

Tout repose sur l'idée de mérite. Ce qu'il faut, c'est « progresser ». Pensons aux annotations encore actuelles des carnets scolaires : « en progrès »... « peut mieux faire » : ce n'est pas la réussite qui compte mais le fait que l'élève « progresse ».

Unanimement, toutes les idéologies du 19^e et du 20 siècle se sont inscrites dans cette vision.

La fin des idéologies et l'essor du DP

A la fin du 20^{ème} siècle, les grandes idéologies se sont brisées (sauf le libéralisme) : communisme, patriotisme, scientisme...

C'est alors qu'apparaît le « développement personnel ». Il abandonne la notion de progrès de l'humanité et la remplace par celle de progrès individuel et d'autonomie personnelle.

On s'y développe d'abord *pour soi* avec la croyance que le reste (*le progrès de l'humanité*) suivra.

Pragmatiquement, on ne cherche désormais plus à *progresser*. Ce qu'on veut, c'est *réussir*, résoudre concrètement ses propres problèmes.

Sources principales : Luc Ferry (Apprendre à vivre), Rousseau (Discours sur l'origine de l'inégalité, 1755).

